

prisonniers. Qui l'arandoul faisait de la morale aux gorilles, et ces êtres grossiers semblaient être fort sensibles à son discours. Leur confusion augmentait de minute en minute, seul le vieux singe se défendait encore, mollement il est vrai. Notre héros voyant l'ascendant qu'il prenait sur ces informés natures grandir à chaque interjection, multipliait ses grognements et accablait son adversaire sous des phrases très-éloquentes ponctuées de grands coups de poing sur le plancher de la cabane.

Lorsqu'enfin l'arandoul se tut, un concert de gémissements retentit dans le baobab, le vieux gorille semblait atterré, les quenons pleuraient et les petits se tordaient dans les jambes de notre héros qui s'était croisé les bras et regardait ses hôtes en roulant des yeux farouches.

Tout à coup le vieux gorille eut l'air de prendre un grand parti, et se levant d'un bond, il se dirigea vers le groupe des quatre reines, l'arandoul seul n'avait pas bougé; mais sentant la main du singe toucher timidement son épaule il se retourna onfin d'un air bourru.

Le vieux gorille, l'air honteux, tenant une des reines blanches par le bras, lui ramenait ses quatre protégées.

—Ne parlez pas, tachez de crier comme moi, eut le temps de leur dire l'arandoul entre ses dents.

Et il se mit à pousser des cris de satisfaction et à secouer les mains des gorilles.

Qu'on aille encore nier l'heureuse influence d'une belle détermination; à peine entrés depuis cinq minutes dans le sentier de la vertu, les gorilles semblaient rayonnants, ils étaient devenus de tendres amis pour leurs prisonniers et les accablait de petits soins, en les bourrant de dattes et de noix de coco.

L'arandoul résolut de profiter de ces bonnes dispositions pour prendre congé de l'honnête famille et regagner l'hippopotame. La grande difficulté était la descente, on était à plus de quarante mètres du sol, une misère pour les singes, mais une belle hauteur pour des dames peu habituées aux escalades.—Ce furent les gorilles qui franchèrent la question; voyant les dames regarder avec embarras à travers le plancher de fouillage, ils s'offrirent d'eux-mêmes pour les transporter en bas du baobab.

L'affaire était simple, chaque reine fut tranquillement empoignée par un gorille qui la mit sous son bras ou sur son dos avec la plus grande délicatesse et se laissa glisser de branche en branche.

Cinq minutes après tous les locataires du baobab étaient à terre; Désolant et Niam-Niam perchés sur l'arbre voisin avaient suivi cette descente avec attention ne sachant ce qu'ils devaient faire. Leur embarras ne fut pas de longue durée, les gorilles avaient découvert leur présence et poussés par l'envie de bien faire vinrent les cueillir dans leur arbre; surprenant brusquement les deux étonnés, ils les tirèrent par les pieds et les apportèrent triomphalement à l'arandoul.

—Ne parlez pas, criez! leur recommanda l'arandoul à voix basse, nous partons!

Niam-Niam seul n'était pas l'objet des gorilles, ils avaient reconnu un nègre, un ennemi. L'arandoul voyant leur attitude vis-à-vis de l'enfant, le mit sous le bras de Désolant; les gorilles lo ourrent captif et se tiurent pour satisfaits.

L'arandoul avait fait prendre la tête de la caravane aux quatre reines et à Désolant; il ma rebait à leur suite, entouré de toute la famille des gorilles et toujours entretenant la conversation avec quelques grognements.

(A continuer.)

Achetez "Souvenirs du jeune âge," sixième édition. Prix: 10c.

Le Canard MONTREAL, 26 MAI 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission, accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Montréal, Mass: est autorisé à prendre des abonnements.

A. FÉLIXHAULT & CIE., Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boite 325.

CAUSERIE

..... Monotonement depuis hier la pluie tombe attristante, remplissant l'âme d'ennuis: le ciel est gris, terné, à travers les vitres ombuées de brouillard, une pâle lueur de jour a de la peine à percer une blancheur vague et éteinte qui s'étend sur tout d'un même ton, uniforme et lassant. "Il fait triste, on a des pensées noires, des mélancolies songeuses, des souvenirs funèbres: il semble par moments que la terre sur laquelle on marche n'est qu'un immense champ de sépulture, et on glissant dans la boue qui colle, on se prend à frissonner comme si on allait heurter du pied des ossements épars."

Ces pensées de M. Maurio's Guilomot expriment tellement bien l'état de mon âme que je n'ai pu m'empêcher de les citer textuellement en commençant cette causerie. Hélas oui, je suis triste, excessivement triste, et cette tristesse, ce spleen absorbant qui m'envahissent ne sont pas causés seulement par la pluie qui tombe. Oh! non! ce qui me désole ce qui m'afflige, c'est de voir le ton qui règne dans notre presse depuis quelque temps. Où allons-nous? grands dieux! où allons-nous? On ne peut plus ouvrir un journal sans y lire des phrases comme celles-ci: "Vous mentez, vous avec menti, je vous donne le démenti le plus formel." De plus la plupart de nos grands journaux entretiennent une foule d'écoluteurs aux portes, subventionnent la délation et encouragent l'espionnage.

Si par hasard, nous avons parmi nos Canadiens un homme moins médisant que le commun des mortels, vite, il nous faut sa vie en déshabillé et si nous apercevons quelque tache ou simplement la gicatrice d'une vieille blessure, vite un microscope, vite des projections électriques.

C'est ainsi que depuis quelques semaines on n'entend plus parler que du grand vicario aux Folies-Bergères. Qu'est-ce que cela peut nous faire que M. Trudel soit allé aux Folies Bergères ou ailleurs? N'y a-t-il donc plus de hautes questions philosophiques ou artistiques à discuter ou à résoudre pour que nous devenions plus cancéniens que de grosses commères de village.

Il serait temps je crois d'avoir un peu plus de pudour et de savoir se respecter davantage; nous sommes sur une pente excessivement glissante et le plus tôt nous nous arrêterons, le mieux ce sera pour nous.

Mais sursum corde, et maintenant que nous avons fait la leçon à nos grands confrères, parlons d'autre chose.

Il vient de se commettre à Paris un vol dont on parlera longtemps et qui certainement restera célèbre dans les annales du crime. L'habileté avec laquelle cette escroquerie a été exécutée est tellement prodigieuse que les personnes qui en ont été victimes sont encore à se demander si elles ont rêvé.

Un matin le docteur Blanche célèbre médecin aliéniste de Paris voyait arriver chez lui une dame un

peu âgée et mise avec la plus grande richesse. Après lui avoir offert un siège dans son cabinet le docteur lui demanda ce qui lui valait l'honneur de cette visite. — "Vous êtes médecin, n'est-ce pas?" répondit la visitouse. — "Oui, madame." Eh bien je suis venue vous consulter, à propos de mon fils. Depuis quelque temps il se manifeste chez lui des symptômes qui m'inquiètent; je crois que son cerveau se dérange et je voudrais que vous lui donniez vos soins.

— "Très bien, madame. Pourriez vous m'indiquer un peu quel est le genre de sa folie?" — "Mon Dieu, docteur, c'est tout à fait singulier. Mon fils s'imagine toujours que son patron l'envoie toucher des factures; à chaque personne qu'il rencontre il présente un compte et en demande le paiement. — "Quel âge, a votre fils, madame? — "Vingt-cinq ans, docteur."

— "Y a-t-il longtemps que vous vous apercevez qu'il est malade?" — "Depuis environ deux mois, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à part cette manie dont je vous parle, il a l'air de raisonner très sensément."

— "Il faudra me l'amener, madame." — "C'est justement ce que j'allais vous proposer, docteur. Mais il ne faudrait pas que je fusse présente à l'entrevue et si vous pouvez m'indiquer une porte par où je pourrais sortir sans qu'il en eut connaissance cela simplifierait la question."

— "Volci ce que nous pourrions faire, madame; vous ferez entrer votre fils ici dans mon cabinet et au lieu de le suivre vous prendrez ce couloir qui vous conduira dans le salon d'attente d'où vous pourrez sortir facilement sans qu'il vous voie." — "Très bien, docteur. Attendez moi demain dans la matinée, mais rappelez vous ce que je vous ai dit et ne soyez pas étonné si le pauvre garçon vous présente un compte en arrivant. — Soyez tranquille, madame, tout ira bien. — A demain cher monsieur. — A demain, madame." — Le docteur, salua une dernière fois sa cliente qui remonta dans sa voiture et reprit le chemin de la ville.

Le lendemain matin vers neuf heures la dame en question se fit conduire chez un des bijoutiers les mieux posés de Paris, et acheta pour un montant considérable. Quand tous ses bijoux furent empaquetés, elle dit au propriétaire de l'établissement qu'elle était la femme du Dr. Blanche le médecin aliéniste, et lui demanda de vouloir bien envoyer un de ses commis avec elle, ajoutant que le docteur paierait en arrivant. Sachant le bijoutier s'empressa de préparer la facture, appela un de ses commis et lui dit d'accompagner Madame Blanche jusque chez elle et de présenter la note au docteur.

On monta en voiture et on arriva bientôt chez le savant médecin. La dame descendit et invita le commis à en faire autant. Puis prenant la cassette qui contenait les bijoux, elle renvoya le cocher et entra avec le commis dans la maison. Elle introduisit ce dernier dans le cabinet du docteur, suivant ce qui avait été convenu la veille, prit le couloir et sortit par une porte de derrière. Le docteur était dans son cabinet, il se leva en voyant entrer le fils de sa cliente lui tendit la main et l'invita à s'asseoir.

— "Pardou, docteur, dit le jeune homme, je suis un peu pressé et mon patron a grand besoin de moi au magasin. Voici le petit compte de Madame, et vous seriez bien aimable de me renvoyer le plus tôt possible."

— "Certainement, certainement, répondit le docteur en souriant, je vais vous payer cela dans un instant. Mais permettez que je m'informe de l'état de votre santé. Votre mère est venue hier me consulter à propos de vous et... — "Ma mère! dit l'employé au comble de la surprise, vous vous trompez, monsieur, ma mère n'est plus de ce monde. Du reste je vous prie de m'excuser mais je n'ai pas le temps de causer et si vous voulez me payer de suite...." Décidément se dit le docteur il est plus fou que je

ne pensais et le cas sera difficile. "Oui, cher enfant, je veux bien vous payer, mais auparavant veuillez répondre aux quelques questions que je vais vous poser." — "Il ne s'agit pas de cela répondit l'employé perdant patience, voulez-vous me payer, oui ou non?" — "Mais attendez un peu." — "Je n'attends plus du tout; votre femme est venue acheter des bijoux chez mon patron; si vous ne voulez pas les payer, rendez les moi et je m'en vais." — "Oh! oh! se dit le docteur, il est complètement fou le pauvre garçon, je vais le remettre entre les mains de mes aides pour qu'ils commencent son traitement." Le docteur appela immédiatement, on lia solidement le pauvre garçon bijoutier qui criait et se débattait comme un possédé et malgré sa résistance on lui fit prendre pour le calmer la première douche.

Le bijoutier ne voyant pas revenir son commis commença à éprouver des inquiétudes sérieuses et dès le lendemain matin il se rendit chez le docteur Blanche.

Le docteur étonné raconta au bijoutier tout ce qui s'était passé et il fut bientôt facile de constater qu'on avait été victime d'une infâme mystification. On remit le pauvre jeune homme en liberté et on informa immédiatement la police, mais la voiture se trouvait déjà bien loin sans doute car jusqu'à présent toutes les recherches ont été vaines, et on commence à perdre toute espérance de pouvoir l'arrêter.

\* \* \*

Le mot de la fin.

L'autre jour, votre ami O. L. qui, comme on le sait n'est jamais embarrassé, se trouvait en tournée électoral dans le comté Jacques Cartier. Il avait fait plusieurs lieues à la pluie, et il était transi de froid. En arrivant à l'hôtel il le trouve si rempli de monde qu'il ne peut s'approcher du poêle qui chauffait. "Portez vite à mon cheval une pinte d'huîtres dit-il à l'hôtelier. — A votre cheval! s'écria celui-ci; croyez vous qu'il veuille en manger?" — "Faites ce que je vous dis, répliqua notre ami." A ces mots, tous les assistants s'empres- sent de se rendre à l'écurie pour être témoins du prodige, et le farceur s'approche du poêle où il se chauffe à son aise. "Monsieur, dit l'hôtelier en revenant, je l'aurais gagé sur ma tête; le cheval n'en veut pas... En ce cas, répond le spirituel voyageur, je les mangerais moi-même.

L'OBSESSION.

PERSONNAGE.

L'obsédé..... M. Coquelin Cadet.

(Il entre pâle et défilé.) Ah! je suis bien malade. Et pourtant, avant-hier j'étais d'un gai! J'étais au théâtre aux Délassements. On a joué une petite pièce amusante! Il y avait une jeune fille (dans la pièce), et puis un jeune homme qui voulait épouser la jeune fille, et puis des gens qui voulaient empêcher le mariage, enfin je ne sais plus bien comment ça se passe, mais ils se marient à la fin. C'est là qu'ils sont tous contents et qu'ils chantent un air, oh! un air!

Tra la la la la la, la la lère, etc.

Il chante tout l'air.

En sortant du théâtre j'étais gai, une si jolie pièce. Il faisait un froid! .... Je relève mon col, je marche vite, lanterné, je faisais sonner mes bottes sur le trottoir, la, la, la, la. Je demeure à une heure du théâtre. J'arrive à ma porte, je bing, bing, bing, bing. (Même air.) Le portier met trois quarts d'heure à m'ouvrir. Enfin! Je grimpe mon escalier, (je demeure au cinquième); la, la, la, la. J'allume ma bougie, la, la; je me débabillo; je jette mon pantalon sur un autre, la, la, je me fourre dans mon lit et je m'endors.

Ronflément sur le même air.

Le matin je me réveille; un temps superbe; j'avais un rayon de soleil dans le nez.

Je bondis, tra, la, la, la; je plonge ma tête dans l'eau, flou, flou, flou. (Même air) Je m'essuie, je noue ma cravate, lan lairo; j'étais gai. On frappe à ma porte, je vais ouvrir, la, la, la. Mon concierge! Ah! c'est vous? Vous m'avez fait rudement droguer à la porte hier au soir, lan lère. Qu'est ce que c'est que ça? Une lettre... Versailles, (geste de décochage et de lire) la, la, la, lère. Ah! mon Dieu! ma pauvre tante... dernière extrémité!... Mon chapeau! pardessus, parapluie! je suis en ba, j'attrape un fiacre; cocher, garo, Saint Lazare, cinq francs de pourboire, la, la, la, lère. J'arrive à la gare, j'oublie mon parapluie dans la voiture, tur, tur, tur, tur. (Même air.) Ma pauvre tante! j'aime bien ma pauvre tante, quoique ce soit ma tante par alliance. J'arrive; elle me moult dans les bras! oh! c'est désolant! lan, lan, lan, lan, Oh! cet air m'ennuie. Il m'a fallu courir partout; décoloration, lon, lon, lon, lère, billets de faire part, la, la, la, la, comme cot air m'agace; même en l'accompagnant à sa dernière demeure il me poursuivait. Le quincaillier me disait: Vous avez bien du ohagrin, monsieur? — Oh! ne m'en parlez pas, pa, pa, pa, pa. C'est horrible, cet air. Enfin, puisqu'il ne me lâche pas, il va me servir à exprimer ma douleur. (Il chante.)

Je viens de perir! ma pauvre tante, Je viens de la mettre au cercueil, Elle me laisse un' petite rente Qui m'permettra d'porter son deuil.

J'ai fait un' boîte en chêne, Pour qu'elle puisse se remuer à loisir, Pour qu'elle n'éprouve pas de gêne: Oh y a d'la gêne, n'y a pas d'plaisir!

Enfin c'était fini. Je remonte dans le train, trin, trin, trin qui siffle qui part. Ma tête étalo, klat, klat, klat, klat; j'arrive à la gare, gar, gar, gar, Saint-Lazare, zar, zar, zar, comme un fou, fou, fou! Oh, que cot air, tère, tère, tère, tère!

Je bouscule tout le monde, je prends la rue on face, une rue à gauche, une à droite, droite, droite droite, droite, encore une à gauche; je débouche sur la Seine; un pont, pou, pou, pou, pou; j'enfile le pont; au milieu du pont je regarde l'eau, lo, lo, lo. Ah! plus chanter ça! Mourir! Je me jette à l'eau, je me noie, glou, glou, glou, glou.

Soupir de satisfaction.

Quand je suis revenu à moi, j'étais dans le poste des noyés et asphyxiés. Mes habits s'échaient devant le fou. J'ai eu quelque chose qui me remon- tait; j'ai rendu l'eau, mais j'ai gardé l'air! lère, lère, lère, lère. Il s'en va déplorable en chantant l'air.

UN OURS PRIS POUR UN EVEQUE.

Le célèbre naturaliste Brouh ra- contait ces jours-ci dans une confé- rence la jolie historiette suivante qu'il a apprise en Sibérie:

Il y a quelque temps, un habitant du village de Tomaki Sovod était allé avec sa charrette dans un bois voisin pour y ramasser des pigeons doux. Il avait déjà rempli à moitié son vé- hicule, lorsque, revenant avec une nouvelle charge, il aperçut grimpé sur la voiture un ours qui, d'un air de profonde satisfaction, mangeait de ces fruits dont sa race est très frian- do. Le paysan, tout bouleversé, se mit, sans réfléchir, à crier à son che- val: hu hott; cela fit aussitôt détalor l'animal, qui sans avoir aperçu l'ours qui était venu par derrière, commen- çait à en sentir l'odeur.

Mais celui qui fut le plus effrayé, ce fut maître Martin, qui se sentant emporté au galop, se mit à pousser des hurlements lamentables, qui natu- rellement firent prendre au cheval